

Nabil Nahas étend ses spirales cosmiques à Venise

Le représentant du Liban à la Biennale a créé une installation méditative qui a été acheminée de Beyrouth

BEYROUTH

Passé la grille, une allée d'oliviers pluricentennaires borde le chemin qui mène à l'ancienne usine de textile, sur les hauteurs du nord de Beyrouth. Nabil Nahas, qui vit depuis près de soixante ans aux États-Unis, a pu racheter, il y a quelques années, ce bâtiment en ruine érigé par ses grands-parents maternels, pour en faire son point d'attache libanais. Ces oliviers aux corps épais et caverneux, à demi calcinés, sont des déplacés, rapatriés au Liban sud, où ils avaient été incendiés lors d'une opération terrestre israélienne. Désormais, de jeunes branches pointent à leur sommet.

Dans les espaces industriels reconvertis en loft, les tableaux aux airs de vibrants fonds marins ou de lichens protubérants, qui sont l'un des motifs récurrents de l'artiste, cohabitent avec ses collections d'art ancien charriant toute l'histoire antique du Liban : visages aux pupilles noires, céramiques, sculpture de la déesse égyptienne Thouéris, à tête d'hippopotame.

C'est dans l'espace de l'atelier, à l'étage, que Nabil Nahas, choisi pour représenter le Liban à la Biennale de Venise cette année, a conçu l'intégralité du pavillon, soit une vingtaine de très grands tableaux qui créent une vaste frise. Début mars, les frappes israéliennes contre le Hezbollah au Liban sud, ciblant des quartiers de Beyrouth, venaient percuter son projet. L'artiste a finalement réussi à envoyer ses œuvres par bateau vers l'Italie, différant juste son départ de quelques semaines.

Vision apocalyptique

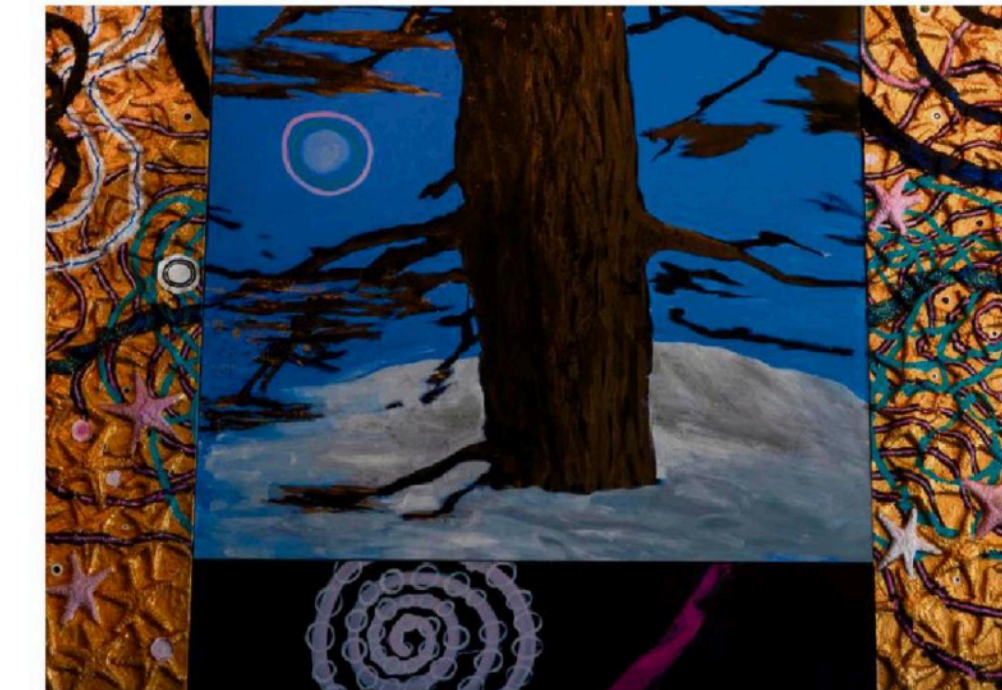
C'est dès l'enfance que Nabil Nahas, aujourd'hui 76 ans, s'est laissé happer par les mystères archéologiques. Tandis que toute sa famille naviguait, faisant commerce du coton et de la soie, entre Le Caire, le Brésil et Beyrouth, lui a grandi, dès ses 10 ans, dans un austère pensionnat catholique sur une colline voisine. Vers 12 ans, il se passionne pour la proche Byblos, l'une des plus anciennes cités du monde, qui fut un port actif et un centre religieux phénicien qui commerçait avec

La large composition du peintre offre pour la première fois une vision panoramique et tout en contrastes de son travail

l'Égypte. Avec un camarade dont l'oncle était archéologue, ils prennent l'habitude d'aller s'y promener chaque week-end. Le site, construit sur une pointe de terre entre deux baies et alors excavé par le Français Maurice Dunand (1898-1987), avait de quoi fasciner un enfant rêveur, avec ses restes de temples et ses sous-sols remplis de nécropoles royales.

À l'époque, les fouilles ont donné lieu à d'innombrables évacuations de terre sous forme de remblais. « *Après les pluies de l'hiver, plein de choses en tombaient : des fragments de poterie, de la monnaie, des perles...* », se souvient l'artiste, qui se met à collecter ces trésors mis au rebut. À l'époque, il peint aussi les fleurs du jardin de sa grand-mère et aspire déjà à être artiste. En 1969, il part étudier à l'école d'art de l'université Yale, aux États-Unis, par laquelle sont passés de nombreux artistes, de Chuck Close (1940-2021) à Richard Serra (1938-2024), Brice Marden (1938-2023) ou Nancy Graves (1939-1995), puis s'installe à New York avec une poignée d'artistes dans un immeuble du quartier de Tribeca, alors un no man's land accessible, dont il n'a jamais bougé. En parallèle, dès 1975, le Liban s'enfonçait dans une longue guerre civile – l'artiste ne reviendra à Beyrouth que vingt ans plus tard.

En 1991, un ouragan va venir bouleverser son travail, jusque-là minimaliste. Il se trouve alors sur la péninsule des Hamptons, proche de New York, qui se retrouve dévastée. Sur la plage, la vision est apocalyptique, avec des milliers d'étoiles de mer échouées, « *comme tombées du ciel* ». Sa peinture se fait dès lors plus organique et proliférante. Les étoiles de mer (des vraies, puis



Détail de l'installation « Don't Get Me Wrong » (2026), de Nabil Nahas, à la biennale de Venise. FEDERICO VESPIGNANI/CELESTIA STUDIO/DVA

des moules) envahissent certaines de ses compositions, ses surfaces deviennent tridimensionnelles. Puis en s'amusant à joindre les pattes de ses étoiles, il crée des pentagones, qui mutent en fractales. Depuis 2010, le cèdre, emblème de son pays natal, s'invite également sur ses toiles, créant une infinité de lignes horizontales à la limite de la figuration.

« Humain et non pas politique »

Pour son projet vénitien, l'artiste a passé huit mois à Beyrouth, où il a imaginé une large composition enveloppante de 16 mètres de longueur et de 6,50 mètres de largeur, offrant pour la première fois une vision panoramique et tout en contrastes de son travail : spirales cosmiques, poussières d'étoiles de mer iridescentes et arbres, mi-souverains, mi-scarifiés. « *On retrouve les cèdres, les oliviers et les palmiers dans L'Épopée de Gilgamesh, ce récit épique*

qui est l'une des œuvres littéraires les plus anciennes de l'humanité », relève l'artiste, qui juxtapose ici espaces et temporalités différents : « *Ce sont comme des fenêtres sur diverses strates de l'univers. Il n'y a pas d'histoire, seulement de l'énergie, tout existe en même temps.* »

Rien de consciemment politique dans ce dialogue hors du temps, qui se prémunit d'ailleurs de toute interprétation par son titre : *Don't Get Me Wrong* (« ne vous méprenez pas sur ce que je dis »). Pourtant, l'un des panneaux représente un massacre : une toile blanche recouverte d'étoiles de mer maculées de rouge sang. « *Je ne veux pas en faire un commentaire sur Israël-Palestine-Gaza, confie-t-il. C'est mon côté humain, et non pas politique, qui parle. Je trouve que c'est épouvantable, humainement, ce qui se passe, et je ne pouvais pas faire cet ensemble sans ce pan, qui évoque plus large-*

« Il n'y a pas d'histoire, seulement de l'énergie, tout existe en même temps »

NABIL NAHAS

ment la condition humaine. » Lui s'est tenu à l'écart de la pétition demandant que le pavillon israélien ne participe pas à la Biennale de Venise : « *Je pense que l'art est un forum, et il faut que tout le monde soit là et parle d'art.* »

Au début du mois de mai, on le retrouve à Venise sur le site de l'arsenal lors de la semaine d'ouverture de la Biennale, au côté de la très dynamique Nada Ghandour, commissaire franco-libanaise du pavillon, qui réussit,

depuis trois éditions, à faire exister un pavillon du Liban à Venise sans subventions de l'Etat, par collecte de fonds et une mobilisation exemplaire des bonnes volontés. « *Il est essentiel pour nous de montrer toute la richesse et la force de la culture au Liban* », tient-elle à souligner dans ce contexte difficile.

Désormais arimé dans un des bâtiments partagés de l'arsenal jusqu'en novembre, le vaste bandeau de toiles est présenté en hauteur, ce qui donne une dimension encore plus méditative, « *presque soufle* », dit l'artiste, à cet ensemble à la croisée de l'abstraction américaine et de la spiritualité méditerranéenne. Sous les peintures, l'un des murs s'ouvre sur les décombres qui recouvrent l'espace du pavillon voisin, la Slovénie. « *Je me sens à la maison...* », glisse Nabil Nahas face à ce « *hasard tristement heureux* ». ■

EMMANUELLE JARDONNET